

EMMANUEL FAUROUX

APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE DES MACRO-DYNAMIQUES SOCIALES :

La crise de l'élevage dans l'ouest de Madagascar

Ce texte présente les grands traits d'une méthode pluridisciplinaire d'approche d'une réalité sociale complexe en cours de transformation. Cette méthode a d'abord été mise au point, en Equateur, dans le cadre d'une étude visant à déterminer des « zones socio-économiques homogènes ». Cette mise au point s'est faite sur des bases essentiellement empiriques, c'est-à-dire que les caractéristiques de la méthode se sont dégagées peu à peu au cours de l'étude, alors qu'elles n'étaient pas clairement définies au début de celle-ci. Une étude, en cours, sur l'Ouest malgache, a été conçue et se réalise actuellement selon ces principes méthodologiques.

Il ne s'agit pas de présenter une démarche qui s'auto-considérerait comme exemplaire, mais, bien au contraire, de soumettre à critique et suggestions une méthode qui a prouvé qu'elle « marchait », au moins jusqu'à un certain point. Tant mieux, si certains points de la méthode peuvent être repris par d'autres, dans d'autres contextes. Sa principale caractéristique est peut-être, de retarder autant qu'il est possible les limitations arbitraires que l'on ne peut manquer de s'imposer tôt ou tard : limites dans l'espace, dans le temps, limites dans les phénomènes étudiés en fonction des spécialisations disciplinaires. En un mot, on isole le plus tard possible le phénomène étudié des autres phénomènes qui lui sont liés.

L'approche est anthropologique en ce sens qu'elle met en oeuvre, sur des bases très empiriques, les méthodes, les concepts et les techniques propres à toutes les sciences de l'homme auxquelles il peut être opportun d'avoir recours compte tenu des conditions concrètes auxquelles la recherche est confrontée. Mais elle a vocation à s'élargir à toutes les disciplines dont la méthode permet de préciser certains aspects significatifs des transformations en cours.

Les principes généraux de l'approche

L'approche anthropologique des macro-dynamiques sociales étudie les phénomènes dans une perspective de transformation sociale en élargissant autant qu'il est possible le champ de l'observation :

- dans le temps, en prenant en compte des périodes aussi longues que le permet la documentation disponible ;
- dans l'espace, en se référant à l'unité sociale la plus grande dans laquelle se trouve inscrit l'ensemble étudié.

Elle part du niveau macro pour un premier repérage d'ensemble, qui permet un choix rigoureux des unités qui seront étudiées au niveau micro. Elle retourne enfin au macro, à partir de la somme des observations micro effectuées sur cette base méthodologique.

Soit un phénomène que l'on se propose d'étudier (par exemple, la situation foncière dans la *Sierra* de l'Equateur, ou la crise de l'élevage bovin dans l'Ouest malgache). On considère le phénomène au niveau de l'ensemble de la formation sociale (1) (FS) à laquelle il appartient. C'est-à-dire qu'on le considère comme un élément parmi d'autres :

- du ou des Systèmes sociaux de production (SSdP) dont il fait partie ;
- de la FS considérée, c'est-à-dire du système constitué par l'ensemble des SSdP qui, à l'intérieur d'un espace déterminé, sont en interrelation avec ce (ou ces) SSdP selon des formes stables.

1. Voir les définitions retenues pour ces concepts en annexe.

L'étude proprement dite ne sera abordée qu'après un certain nombre de tâches préalables.

La recherche des macro-déterminations historiques

Il s'agit d'esquisser, à grands traits, l'histoire politique, économique, démographique et sociale de la FS, ainsi que les différenciations sous-régionales qui apparaissent au cours de cette histoire. On restera ici à un niveau encore très général. On tentera cependant de repérer les éléments qui permettront d'ébaucher une histoire de la FS et, peut-être, des formes qui l'ont précédée. On cherchera notamment à repérer les espaces successifs dans lesquels a pu s'inscrire la FS considérée, les périodes critiques au cours desquelles des changements significatifs ont pu apparaître dans le fonctionnement de la FS et dans son articulation avec l'extérieur ou dans son occupation de l'espace, ainsi que l'ensemble des facteurs significatifs, les « faisceaux d'événements », qui ont caractérisé ces périodes de changement.

A ce niveau de généralité, il n'est guère possible de faire mieux que de procéder à une approche bibliographique approfondie qui devra, cependant, être déjà sous-tendue par une bonne connaissance du terrain.

La recherche des macro-déterminations liées au fonctionnement d'ensemble de la formation sociale.

Chaque SSdP est caractérisé par une dynamique spécifique qui dépend de sa logique interne de fonctionnement et d'un certain nombre de facteurs d'origine externe. L'ensemble articulé des différents SSdP qui se trouvent en interrelation est, à son tour, caractérisé par une dynamique qui ne peut se ramener à la simple somme des dynamiques des SSdP qui le composent. Cette dynamique résultante, synthétique, est l'un des facteurs les plus importants parmi ceux qui vont déterminer les diverses formes locales du phénomène étudié. Pour dire la même chose de façon plus simple : *la dynamique de transformation d'un phénomène dépend étroitement des dynamiques de transformation de l'ensemble de la formation sociale à laquelle il appartient.* On tentera de décrire cette dynamique de transformation en deux temps.

On portera son attention, d'abord, sur les *dynamiques* « *endogènes* » résultant de la logique de fonctionnement de chacun des SSdP et de la FS dans des conditions « normales ». Ensuite sur les effets d'un certain nombre de *facteurs* « *externes* » qui peuvent avoir biaisé plus ou moins gravement ce fonctionnement normal : décisions politiques de portée nationale, transformations significatives du milieu naturel...

L'approche sur le terrain

L'analyse des dynamiques de transformation de la FS et des divers SSdP qui la composent, est d'abord effectuée de façon extensive et s'appuie sur un ensemble important de missions d'« exploration » au cours desquelles on travaille avec un nombre important d'informateurs (agents de développement, vulgarisateurs, enseignants, ecclésiastiques, ...).

On s'efforce en premier lieu de repérer la ou les *formes dominantes d'évolution de la FS* dans l'espace considéré. On cherche ensuite à repérer les éventuelles *variantes locales*.

La méthode se caractérise par son extensivité. D'abord extensivité dans l'espace ; on considère l'espace le plus vaste dans lequel s'inscrit la FS considérée. Ensuite, extensivité dans le temps : on considère la période de temps la plus longue sur laquelle on peut recueillir des informations utilisables (2). La méthode est, par ailleurs, très empirique dans cette phase initiale. On tend alors à faire flèche de tout bois et à utiliser toutes les techniques qui, dans les conditions concrètes de la recherche, peuvent être utilisées, quelle que soit la discipline à

-
2. La prise en considération de ces deux « extensivités » peut poser un problème, la FS ayant pu se manifester dans des espaces successifs différents. C'est d'ailleurs probablement, le cas général. La solution consistera alors à suivre la réalité d'aussi près que possible, en considérant, pour l'étude de terrain, l'aire d'extension la plus vaste de la FS au moment de l'étude, et pour l'étude historique, l'ensemble des espaces successifs. On ne s'impose aucune limitation *a priori* : on pourrait théoriquement être amené à étudier une zone qui s'est trouvée exclue depuis peu de la FS considérée (dans l'exemple présenté infra, ce pourrait être un terroir villageois d'éleveurs situé à proximité du littoral qui aurait été abandonné au profit de pêcheurs de mer : pour diverses raisons, ces derniers ont été exclus du champ de l'étude).

laquelle elles appartiennent : l'histoire sociale, la géographie humaine, l'anthropologie économique, l'ethno-histoire, l'ethnologie traditionnelle, la sociologie rurale.

Ce souci de pluridisciplinarité élargie n'est pas animé par l'idée d'une appréhension exhaustive de la réalité qui serait, bien entendu, démesurée et largement vaine. On cherche « seulement » à recueillir des informations *précises* sur « tout ce qui bouge » de façon significative, afin de pouvoir étayer solidement l'analyse synthétique finale, même si ce n'est pas directement du ressort des disciplines anthropologiques : démographie, climat, écologie, hydrographie... On essaie, ainsi, de renoncer aux fausses vérités, aux lieux communs infondés qui caractérisent trop souvent la connaissance, dès que l'on quitte son domaine de scientificité (3).

L'approche micro

Elle vise à replacer les phénomènes étudiés dans leur contexte vécu concret, en vue :

– de comprendre le fonctionnement des mécanismes dans leurs rouages les plus élémentaires. Par exemple, la circulation des prestations cérémonielles, perçue au niveau d'une société villageoise donne des éléments décisifs pour l'analyse de la distribution, qui passent à peu près entièrement inaperçus au niveau macro ;

– d'intégrer dans l'analyse des réactions humaines qui n'aient pas le caractère d'abstraction réservé au « macro ». A partir de quel ensemble de motivations, un éleveur se résout-il à vendre un boeuf ? ;

– de suppléer à l'effet moyenne arithmétique des informations macro. Les troupeaux ont vu leurs effectifs baisser de

3. Deux exemples d'opinions répandues, en dépit des faits, dans tous les ouvrages de Sciences Humaines concernant l'Ouest malgache : la prétendue faiblesse démographique *sakalava* qu'aucun chiffre n'était et que beaucoup d'observations directes démentent ; la prétendue dégradation de la valeur nutritive des pâturages *ahidambo* dans l'Ouest que les villageois présentent comme une conséquence de l'aggravation de la sécheresse, mais que les spécialistes tendent à démentir.

30 à 40 % en moins de dix ans, ce qui, dans la réalité, peut signifier plusieurs choses : une majorité a à peu près tout perdu et une très petite minorité n'a pas perdu, ou même, a vu son troupeau augmenter, ou encore l'augmentation de la production rizicole, qui apparaît générale au niveau macro, est loin d'être le fait de tous les paysans, bien au contraire.

L'inventaire des variantes locales du système dominant a conduit à déterminer des sous-systèmes localisés, sous-espaces au sein desquels le phénomène étudié présente des caractéristiques particulières. On choisit donc au moins un sous-espace correspondant à chacun des types de sous-systèmes repérés. En simplifiant à l'extrême, on distingue au moins trois phases dans la partie « micro » de l'étude :

– Comme dans le premier grand repérage d'ensemble, mais à un niveau plus précis, on repère, d'abord, la forme et la localisation, l'emprise spatiale du phénomène étudié. On privilégie, cette fois encore, les aspects descriptifs et extensifs ; on peut aboutir à des cartes, à des schémas, des typologies, des fiches descriptives claires et aussi documentées que possible.

– Si les informations le permettent, on tente de procéder à une approche diachronique : voir comment les choses ont changé, comment elles évoluent. On devra, cette fois, travailler sur des bases méthodologiques très différentes de celles qui ont permis le repérage des macro-déterminations historiques, car les sources bibliographiques seront généralement insuffisantes. Il faudra donc recourir aux traditions orales locales, à des entretiens avec des informateurs privilégiés, à la technique des points critiques (on s'intéresse aux « crises » – conflits, problèmes sociaux, événements importants – qui ont marqué la société locale au cours des dernières années, et on les décrit de manière aussi complète que possible (4) ...)

4. La technique des points critiques repose sur l'hypothèse que la plupart des « crises » (en entendant par crise toute discontinuité dans le fonctionnement d'un système) sont les symptômes visibles de processus de transformation en cours, ou de « pulsions » de transformations qui tentent en vain de s'imposer.

— Sur la base des informations ainsi obtenues, il devient possible de choisir un petit nombre de sites dans lesquels seront réalisées des études ponctuelles assez proches des monographies traditionnelles de type ethnographique, en vue de se placer à *l'intérieur* des phénomènes étudiés.

Dans ce travail monographique, on étudie tous les aspects du phénomène étudié, en s'efforçant particulièrement de ne pas les isoler de la totalité sociale dans laquelle ils sont insérés. C'est à ce niveau que la présence de spécialistes de disciplines différentes peut être particulièrement fructueuse. Enfin, si les délais de réalisation de l'étude le permettent, on procède à l'approche « micro » de chacun des sous-espaces distincts déterminés par le premier grand repérage. Mais, la plupart du temps, ces différents sous-espaces peuvent se ramener à un petit nombre de types. On s'efforcera alors d'étudier au moins un exemple de chaque type de sous-espace.

Le retour au macro

Au terme de ces diverses études micro, on dispose alors d'un ensemble de résultats qui permettent d'entamer une réflexion synthétique sur le problème étudié. La somme des résultats enregistrés dans chaque cas particulier permet de décrire le phénomène étudié de façon extrêmement complète et de le présenter dans toutes ses implications. On limite ainsi le risque d'oublier un élément significativement constitutif du phénomène étudié, ou de présenter comme dominant un aspect très conjoncturel. On découvre aussi, à ce niveau macro « reconstitué », la très forte valeur explicative contenue dans la simple description des phénomènes et dans la description de leur mise en rapport avec d'autres phénomènes : les constantes, les régularités, les biais spatiaux et leurs modes d'action apparaissent avec une grande netteté.

Un exemple d'application de la méthode d'approche : l'étude de la crise de l'élevage dans l'Ouest de Madagascar

L'Ouest malgache considéré ici s'étend du fleuve Tsiribihina (au nord) jusqu'au Mangoky (au sud). Dans toute la région domine l'élevage bovin extensif pratiqué selon les techniques « traditionnelles » par les *Sakalava* autochtones et par des immigrants (*mpiavy*) appartenant à divers groupes. Ce type d'élevage subit actuellement une crise sévère, marquée par une grave diminution du nombre de bêtes et par le mauvais fonctionnement des circuits officiels (au sens de non clandestin) de commercialisation qui ne parviennent pas à assurer un approvisionnement normal des marchés et des abattoirs industriels.

Les macro-déterminations historiques

On cherche à découvrir dans quelle mesure l'histoire du peuplement, l'histoire politique et sociale, l'histoire de la production et du pouvoir local ont conduit à la situation actuelle.

L'histoire pré-coloniale a très directement conduit à une différenciation de la région en trois sous-zones nettement caractérisées :

– la vallée de la Tsiribihina qui sert de refuge aux clans aristocratiques et aux structures du pouvoir monarchique, et qui a vu une relative pérennité du système de production *Sakalava* basé sur l'élevage extensif avec un minimum d'adaptations (la principale concerne l'apparition d'une riziculture de décrue) ;

– la vallée de la Morondava marquée par la conquête et la « domination » des *Merina* venus des hautes terres ; cette domination, malgré sa précarité a été bien réelle ; elle a favorisé l'arrivée précoce d'éléments allogènes (*Betsileo* et *Makoa*) et de *Sakalava* de bas statuts ; ce nouveau peuplement a contribué au développement de la riziculture irriguée et d'une agriculture relativement productive, ainsi qu'à la disparition des grands troupeaux repoussés vers le nord, et des structures sociales *Sakalava* traditionnelles ;

– la vallée de la Maharivo et les autres secteurs situés plus au sud ont joué le rôle de régions-refuges pour le système pastoral extensif qui y a gardé toutes ses caractéristiques et son ampleur ; mais l'éloignement par rapport aux pôles du pouvoir politique a permis la rupture de fait avec le système monarchique ; la sous-région est restée largement incontrôlée par les divers pouvoirs politiques qui se sont succédés et le vol de boeufs est devenu (ou est resté) un des éléments constitutifs normaux d'un système de production que l'on pourrait désigner sous le terme de « pastoral-prédateur » ; parallèlement, des flots de peuplement *Betsileo* ont conduit au développement d'une riziculture irriguée non négligeable bien que moins prospère que celle du nord.

L'impact colonial a renforcé la tri-partition pré-coloniale en accentuant les effets :

– la Tsiribihina a vu la tentative avortée de l'installation d'une grande colonisation ; l'immigration a été importante et a permis à une partie des clans aristocratiques autochtones de récupérer une rente foncière et donc, de préserver une relative prospérité ;

– la vallée de la Morondava a été marquée par un important flux d'immigration et la confirmation de l'exode des clans aristocratiques et de l'installation de clans pauvres ou anciennement dépendants ; des aménagements hydro-agricoles ont été entrepris à l'initiative des pouvoirs publics, des booms agricoles successifs ont conduit à faire de la vallée un axe de relative modernisation, même si la plupart des « opérations » ont abouti à des échecs ; la rente foncière a été peu à peu perdue par les autochtones, piètres agriculteurs, et récupérée, d'abord par des immigrants, ensuite par une bourgeoisie de fonctionnaires ;

– la vallée de la Maharivo, peu peuplée et peu propice à des aménagements agricoles importants, a été dédaignée par la colonisation et s'est trouvée renforcée dans son rôle de région refuge ; la répression de l'Administration coloniale n'est pas parvenue à résorber entièrement les vols de boeufs ; la vallée a ainsi conservé une relative prospérité fondée sur l'accumulation en boeufs et sur les progrès d'une riziculture paysanne ;

l'existence de grands espaces aisément disponibles n'a pas permis la réalisation d'une véritable rente foncière.

La situation post-coloniale est restée en continuité presque absolue avec l'époque coloniale, la principale nouveauté étant constituée par l'émergence d'une bourgeoisie liée à la détention du pouvoir politique, qui tend à accaparer la rente foncière dans les secteurs les plus aménagés de la Tsiribihina et de la Morondava. La crise qui a suivi l'année 1972 a été marquée par plusieurs aspects comme l'aggravation locale du repli de l'Etat, des phénomènes de dépoliarisation, de désorganisation des réseaux de commercialisation et l'évolution vers une situation parfois proche de l'anarchie, enfin l'apparition de disettes qui ont conduit les paysans de la région à placer la recherche de l'auto-suffisance alimentaire au niveau des premières priorités.

Les macro-déterminations liées au fonctionnement d'ensemble de la formation sociale de l'Ouest malgache

Le mode de production agro-pastoral obéit à sa propre logique d'évolution que l'on replace dans l'ensemble concret très particulier constitué par cette région en transformation.

les macro-dynamiques endogènes

On a procédé à une description d'ensemble de la région étudiée en se référant plus systématiquement à six critères principaux :

– le peuplement et ses particularités locales : importance relative des quatre ethnies principales (*Sakalava* autochtones, *Betsileo* migrants anciens, *Korao* migrants assez anciens mais moins solidement implantés, *Antandroy* migrants recherchant l'isolement), ancienneté de l'installation, formes d'insertion locale (propriétaires fonciers, métayers, salariés temporaires), conditions d'installation de nouveaux arrivants

– pour chacun des systèmes techniques de production en présence, les conditions de leur adaptation aux transformations du milieu naturel et aux variations du marché, les variantes

locales liées à des particularités du milieu naturel ou à l'héritage de situations particulières

– la situation de la zone par rapport au marché et à l'économie moderne et son évolution récente

– l'état de l'évolution des structures lignagères et du pouvoir lignager (dimension des unités cérémonielles, importance des sacrifices de boeufs dans ces cérémonies, rôle des chefs de lignage...)

– les formes d'organisation du pouvoir local

– les formes d'organisation supra-lignagères

Pour une première approche de ces divers points, l'observation extensive a joué un grand rôle (5). Il est ainsi apparu que trois principaux systèmes sociaux de production composaient la formation sociale considérée.

Le système social de production Sakalava (SSdP 1)

Il s'agit d'éleveurs extensifs qui ont été amenés à développer une agriculture sédentaire dans des conditions assez médiocres, avec un progrès récent de la riziculture irriguée en vue de faire face à une aggravation des disettes. L'habitat principal s'accroche aux cours d'eau, mais le vrai domaine d'activité reste la forêt, où le bétail vit en quasi-liberté, où l'on trouve d'importants compléments alimentaires (chasse, pêche, cueillette) et où se déroule l'essentiel de la communication avec la Sumature, les Esprits et la mythologie. Les structures sociales lignagères et l'idéologie socio-religieuse demeurent entièrement organisées autour du boeuf. Dans des conditions normales, on ne vend pas les boeufs qui restent essentiellement destinés à une consommation cérémonielle. La commercialisation passe

5. Une petite équipe pluridisciplinaire peut être particulièrement efficace à ce niveau avec notamment un géographe humain, un économiste ou socio-économiste rural, un sociologue, un ethnologue, ou ethno-historien. Au cours de l'été 1988, un ethno-botaniste et un écologue ont permis une approche plus fine du deuxième critère. La présence d'un agronome ouvert aux sciences sociales aurait été précieuse. Elle sera acquise, en principe, pour les travaux de terrain de 1989.

souvent par le vol ou par l'irruption de difficultés (besoin soudain d'argent) qu'on ne peut surmonter que par une vente précipitée. Les rapports de pouvoir jouent presque exclusivement à l'intérieur du groupe des *Sakalava* qui, malgré leur situation d'autochtones, n'ont qu'une influence insignifiante au niveau du pouvoir politique local et régional.

Les tendances de longue période de ce système sont surtout la conséquence indirecte de l'impact colonial. En effet, des terroirs agricoles durables et aménagés (périmètres irrigués) ont fait leur apparition et n'ont cessé de s'étendre (conséquence des divers « booms » agricoles. Les espaces pastoraux se sont fixés et ont dû affronter l'accroissement constant des terroirs agricoles. Les éleveurs *Sakalava* ont eu tendance à reculer devant l'expansion de l'économie marchande (plantations, opérations, aménagements) pour conserver l'accès à la forêt et pour maintenir les conditions de l'élevage extensif traditionnel. Leurs activités se sont très peu articulées aux rapports marchands, parce que ceux-ci n'ont pas permis de déboucher sur une accumulation significative en boeufs. Enfin, la taille des troupeaux lignagers n'a cessé de diminuer, avant même la crise actuelle, en raison notamment d'une certaine diversification des activités et de la réduction des espaces pastoraux disponibles. Corrélativement, on assiste, sur longue période, à l'affaiblissement des pratiques cérémonielles et à l'éclatement des lignages. Mais malgré des accommodements avec les normes traditionnelles, l'idéologie cérémonielle du boeuf demeure au centre de toutes les activités *sakalava*.

L'objectif des activités productives (outre la satisfaction des besoins immédiats) est essentiellement l'accumulation d'un surplus en boeufs. Son utilisation cérémonielle dans le cadre lignager est la clé des luttes pour le pouvoir et le statut. Les riches, grâce à la pratique d'une ostentation cérémonielle attirent à eux des dépendants, des « clients », et multiplient les alliances. Cela reproduira la prospérité du lignage « riche » qui aura plus d'enfants que les autres. Sa richesse s'en trouvera aussi améliorée dans une situation où la terre n'est pas rare : c'est en effet le groupe qui peut mobiliser le plus de main d'oeuvre qui pourra obtenir la plus grande production agricole (et donc, se procurer des boeufs en vendant la plus grande partie de son surplus) ; c'est aussi le groupe qui a le plus d'alliés qui pourra se

protéger le plus efficacement contre les vols et maintenir le plus sûrement le niveau de son troupeau.

Le système social de production mpiavy (qui regroupe trois sous-systèmes principaux, *Betsileo, Antaisaka, Antandroy*) (SSdP 2)

L'installation dans la région est généralement ancienne. Elle a eu pour objet d'obtenir des salaires ou des emplois de métayers, ou l'usage de terres en vue de produire pour le marché, afin d'accumuler les boeufs qui seront intégrés dans la consommation cérémonielle de leurs communautés, dans la région d'origine. L'objectif des activités productives (agriculture commerciale et gestion du troupeau en cours de constitution) s'insère temporairement dans la logique marchande (souci constant de rentabilité, recherche des spéculations les plus avantageuses...) afin de pouvoir se réinsérer le plus vite possible dans la sphère « traditionnelle » marquée par une consommation cérémonielle ostentatoire. Parmi les trois sous-groupes, les *Betsileo* sont plutôt riziculteurs et d'assez médiocres éleveurs, les *Antaisaka* riziculteurs et assez bon éleveurs, les *Antandroy* essentiellement éleveurs avec une agriculture sur brûlis forestiers.

Le système moderne

Il conserve un faible impact direct sur les sociétés locales. Il demeure très enclavé, peu articulé avec les autochtones *Sakalava*. Son impact indirect est cependant considérable, dans la mesure où il a suscité de forts courants d'immigration qui sont restés sur place bien après l'échec des diverses « opérations ».

Les facteurs d'origine externe agissant sur les macro-dynamiques récentes de la Formation Sociale

Tout ce qui concerne l'intervention de l'Etat est pris en considération : les conditions générales de la crise politique du pays et du repli généralisé de l'Etat dans les régions périphériques, les grandes options économiques nationales et les

variations de celles-ci, notamment au niveau des réformes successives subies par le système de collecte et de commercialisation. On s'intéresse aussi aux conditions de fixation du prix du riz et de la viande de boeuf, aux choix concernant les rôles de chaque région dans le développement national...

Les transformations du milieu naturel, la déforestation qui semble avoir conduit à un certain assèchement du climat et à l'aggravation de l'irrégularité des précipitations sont observés. Certaines conséquences sont plus particulièrement soulignées : l'aspect dévastateur des crues des fleuves côtiers, l'enfoncement de la nappe phréatique...

Les traits dominants des macro-dynamiques en cours

Les formes dominantes d'évolution du SSdP 1

Les traits les plus importants de l'évolution portent sur l'aggravation des vols de boeufs liée à une montée généralisée de l'insécurité dans l'ensemble de la région, la dégradation accélérée du milieu naturel, une restriction de plus en plus grave de l'espace disponible pour l'élevage extensif.

Confronté à des difficultés, l'élevage a connu un déclin assez brutal, marqué par la diminution de l'effectif des troupeaux et par un certain nombre d'adaptations techniques (retour des bêtes au village en saison sèche, changements dans les méthodes de gardiennage...). Ce déclin a été compensé par de spectaculaires progrès de la riziculture dans tous les terroirs susceptibles d'aménagements hydro-agricoles, même très sommaires. Le riz permet l'auto-suffisance alimentaire et éventuellement, l'achat de nouveaux boeufs. La forêt, très détériorée, tend à perdre son rôle de réserve pour les moments difficiles.

Les formes dominantes d'évolution du SSdP 2

Pour les immigrants, il devient aussi plus difficile de dégager un surplus commercialisable transformable en boeufs. On débouche ainsi sur une tendance généralisée à l'allongement du temps d'exil : les implantations locales tendent à devenir définitives.

Les problèmes techniques sont les mêmes que pour le SSdP 1, mais *Betsileo* et *Antaisaka* disposent d'un avantage initial dans le développement de la riziculture, car ils contrôlent mieux les techniques d'irrigation et leurs rizières sont déjà mieux installées et mieux entretenues.

La recrudescence des vols contribue à empoisonner les rapports inter-ethniques, chaque groupe tendant à rendre responsable son voisin des pertes qu'il a dû subir.

Les formes dominantes d'évolution de la formation sociale dans son ensemble

On peut dégager au niveau de l'ensemble macro-régional les caractéristiques suivantes :

- une dégradation généralisée du milieu,
- un repli de l'Etat (insécurité, détérioration des réseaux de communication, situation désastreuse des réseaux officiels de commercialisation),
- un repli généralisé du secteur moderne, marqué par le désastre subi par les grandes opérations tentées dans la région (SODEMO, SECIAM, orangerie...)
- certaines formes de retour à l'autarcie et au troc (boeufs contre *paddy* ou maïs), les produits de l'agriculture étant de plus en plus mal commercialisés,
- une diminution dramatique du nombre des boeufs (vols) et leur commercialisation dans des conditions de plus en plus marginales, et, notamment, par l'intermédiaire des réseaux clandestins qui aboutissent à l'enrichissement des maillons élevés de la chaîne, mais à un appauvrissement drastique des échelons inférieurs.

Les variantes locales

L'étude sur le terrain a permis de distinguer neuf sous-systèmes assez contrastés qui correspondent aux zones « homogènes » suivantes : la vallée de la Tsiribihina , la vallée de l'Andranomena, le delta de la Morondava (partie aménagée), la basse vallée de la Morondava, Mahabo, Ankilizato, la vallée

de la Maharivo, la vallée du Lampaolo, la rive droite du Mangoky (Vondrove). Ces neuf systèmes peuvent se ramener à trois types :

– un premier type est caractérisé par la quasi-destruction du système agro-pastoral traditionnel ; les *Sakalava* autochtones y sont submergés sous les flots des immigrants d'autres ethnies et de *Sakalava* non autochtones ;

– un second type est marqué par la crise sévère du système agro-pastoral, mais celui-ci dispose d'arguments permettant d'espérer sa survie (espaces pastoraux encore importants, troupeaux encore relativement nombreux, continuité d'une idéologie et de relations sociales entièrement axées sur le boeuf). On peut distinguer une situation dans laquelle les *Sakalava* ne sont pas majoritaires et sont contraints de s'adapter à l'agriculture, d'une autre dans laquelle les *Sakalava* restent majoritaires et n'ont eu à adapter que de façon très mineure leur système agro-pastoral traditionnel.

En résumé, l'élevage bovin n'occupe pas exactement la même place dans ces différents systèmes.

Pour « SSdP » 1 et 2, le boeuf est l'objet privilégié d'accumulation, la marque de la richesse et du statut social. Ce processus d'accumulation en boeufs constitue l'objectif principal de l'activité économique. Mais pour « SSdP 1 », l'accumulation en boeufs ne passe que très marginalement par le marché. Les *Sakalava* jouent plutôt sur la gestion du troupeau et sur les vols, alors que pour « SSdP 2 » (les immigrants) l'accumulation en boeufs passe par la production d'un surplus agricole commercialisé et, quand cela est possible, par la vente de la force de travail.

Les boeufs ne sont pas commercialisés dans de bonnes conditions, ou, pour le moins, ne le sont pas dans la logique d'une bonne gestion du troupeau.

Pour « SSdP 1 » : les ventes ne s'opèrent pratiquement que sous l'empire de la nécessité (principalement en période de soudure quand les bêtes sont plus maigres). Par contre, dans les

« SSdP 2 », on vend de façon précipitée au moment d'un retour au pays pour une cérémonie, puis on rachète en arrivant dans la région d'origine, sans tenir compte des conditions du marché.

Dans les deux cas, ce n'est pas une logique économique qui conduit les bêtes sur le marché.

A ce niveau d'analyse, on dispose donc d'indications globales qui permettent de savoir l'essentiel sur les grandes tendances évolutives des systèmes étudiés. Une approche micro, de type ethnographique, va permettre d'entrer au coeur des phénomènes, de les voir fonctionner en vraie grandeur, avec des hommes concrets, des stratégies et des raisonnements s'exprimant notamment au niveau des consciences individuelles. La mise en lumière de formes fines de différenciation dans les stratégies, en fonction de l'appartenance à des sous-groupes qu'il n'est pas possible de distinguer au niveau macro, vont permettre de progresser dans la compréhension des stratégies, des motivations réelles, toujours beaucoup plus complexes et nuancées.

L'approche micro

Les conditions concrètes de réalisation de cette étude sont assez particulières. Dans le cadre de « *sessions de formation à la recherche par la recherche* », une équipe plus ou moins importante travaille tous les étés pendant des périodes pouvant varier entre 5 et 12 semaines. Nous présentons un très bref résumé de ces résultats.

L'exemple de la vallée de la Maharivo

Il s'agit d'une région qui a toujours été extrêmement isolée, et qui est encore marquée par l'importance relative des *Sakalava* autochtones vivant principalement dans de gros villages très anciens, à peu de distance du fleuve. Cette importance est de plus en plus grande au fur et à mesure que l'on remonte vers l'amont. On trouve encore quelques grands troupeaux, surtout vers l'amont, et il reste des espaces pastoraux peu utilisés, mais

presque tous les habitants ont beaucoup moins de boeufs qu'autrefois, à l'exception d'une extrême minorité de « riches » ou *mpañarivo*.

Les *Sakalava* de la région sont très anciennement spécialisés dans les vols de boeufs. Cette activité, qui n'a jamais cessé, a retrouvé récemment une nouvelle vigueur à la faveur de l'effondrement local de l'appareil d'Etat dont l'intervention répressive se limite à des opérations « coups de poing », très espacées les unes par rapport aux autres. L'étude ethnographique a fait apparaître l'existence de réajustements sociaux aux conséquences profondes. Les cérémonies lignagères ne pouvant se dérouler comme il conviendrait, on assiste à trois types d'adaptation :

– certaines cérémonies sont différées et réalisées en-deçà des normes traditionnelles, ce qui entraîne une cascade d'autres conséquences importantes, notamment l'apparition généralisée d'un sentiment de culpabilité (*havo*) qui agit fortement sur les consciences individuelles.

– on a recours à l'élargissement de la solidarité lignagère (l'ancienne tendance à l'éclatement des lignages a été interrompue) et à la multiplication des alliances (serments de sang, mariages, réactivation des liens de parenté à plaisanterie) qui favorisent les rares lignages restés riches en boeufs ;

– on assiste au développement de nouvelles cérémonies qui permettent de trouver de nouvelles protections dans la *Surnature* sans recourir à des sacrifices de boeufs comme par exemple les rites de possession, le *tromba*, où les Esprits qui interviennent se contentent généralement d'alcool, de tabac et d'argent.

Dans ces conditions, c'est l'ensemble des mécanismes sociaux de l'accumulation qui se trouve radicalement remis en cause et qui bénéficie désormais aux rares lignages qui ont encore des boeufs et qui, grâce à ce privilège, construisent d'imposants réseaux de clientèle. Cette aptitude à conserver des troupes importants paraît liée, au moins indirectement à l'activité vol. Les « riches » sont ceux qui, en tous cas, sont moins volés que les autres. On comprend mieux, à travers cette

approche micro-ethnographique, la force pérenne de l'idéologie cérémonielle liée au boeuf, les formes d'organisation des réseaux de vols de boeufs et les nouveaux types de structure qui caractérisent actuellement le pouvoir local.

L'idéologie cérémonielle liée au boeuf demeure extrêmement vivace et, dans une situation de pénurie généralisée, impose de véritables « acrobaties » sociales. Loin de sortir affaiblie de la crise, cette idéologie apparaît chez les *Sakalava* de la région comme un refuge et un ultime recours. Toutes les autres stratégies (y compris les stratégies productives) sont utilisées pour tenter de résoudre ce problème majeur : comment conserver suffisamment de boeufs pour pouvoir jouer le jeu cérémoniel posé *a priori* comme nécessaire à l'équilibre social ? Dans un contexte général de diminution brutale des effectifs, il n'est pas possible d'accumuler des boeufs sans des formes d'alliance (ou au moins des pactes de non-agression) avec les grandes bandes de voleurs ou plutôt, avec les grands receleurs qui contrôlent ces bandes. Tout se passe comme si certains troupeaux, ceux des grands *mpañarivo*, étaient à peu près intouchables.

La mise en place d'une nouvelle structure de pouvoir local s'opère de façon particulièrement discrète : ces structures sont encore très largement invisibles et on ne commence à entrevoir leur existence qu'au terme d'une étude micro, à condition même que celle-ci soit poursuivie dans d'excellentes conditions. De façon très simplifiée, on semble avoir le schéma suivant. Ceux qui ont encore des boeufs construisent des réseaux de clientèle en « prêtant » sans contre-partie explicite aux plus pauvres. Grâce à ces réseaux, les riches trouvent aisément la main d'oeuvre qui leur permet de cultiver des surfaces importantes et de défendre leurs troupeaux contre les voleurs. Les « riches » éleveurs sont donc aussi les plus importants riziculteurs (ils sont les seuls à pouvoir faire piétiner leurs rizières), et ils maîtrisent dans une large mesure (parfois de façon fragile) les processus d'accumulation en boeufs (réseaux vols...).

L'exemple de la vallée de la Morondava

Il s'agit, en fait, de trois zones fortement contrastées. Nous désignerons celles-ci sous le nom du village le plus représentatif parmi ceux que nous avons étudiés au cours de l'été 1988 : le delta (village de Tsimahavao), la basse-vallée de la Morondava (village de Bezezika), la plaine de Mahabo (village de Saronanala).

Le « type » Tsimahavao

Tsimahavao se trouve à la périphérie immédiate de la ville de Morondava, en bordure d'un important périmètre hydro-agricole aménagé à très grands frais il y a une quinzaine d'années (opération SODEMO). Le peuplement *Sakalava* est ancien mais assez particulier. Il s'agit d'anciens dépendants ou de clans de bas statuts qui, aux temps de la domination *merina*, ont tenté de bénéficier d'avantages que leur offrait l'« occupant » : rupture du lien de dépendance, attribution de rizières, possibilité d'acquérir quelques boeufs et de les garder à peu de distance. La conquête coloniale a renforcé ce caractère : la vallée de la Morondava a servi d'axe de pénétration, puis d'axe de modernisation. Les grands éleveurs *Sakalava*, que n'avaient pas découragé la présence *merina*, ont alors migré définitivement vers le nord pour mettre leurs troupeaux à l'abri, laissant sur place une partie de leurs dépendants qui ont souvent pris le nom de clan et les marques d'oreille de leurs anciens maîtres.

Ces clans un peu particuliers (bas statuts, plus riziculteurs qu'éleveurs, pauvres en traditions orales...) se sont regroupés en villages, assez facilement ouverts aux immigrants *betsileo* et *antaisaka*, dont on appréciait la compétence technique de riziculteurs. Ces villages qui disposaient d'importants terroirs rizi-coles n'ont jamais manifesté la traditionnelle mobilité *sakalava*. Ils se sont cependant peu à peu déplacés, pour reculer devant l'emprise spatiale urbaine.

Les *Sakalava* vivant dans des villages du « type Tsimahavao » n'ont jamais eu de grands troupeaux. L'idéologie cérémonielle du boeuf y est pourtant aussi vivace qu'ailleurs, mais

les accommodements avec la tradition y sont, depuis longtemps, beaucoup plus forts qu'ailleurs : on achète de la viande de boeuf au boucher pour l'offrir aux invités d'une cérémonie lignagère, ce qui serait une épouvantable hérésie dans la Maharivo. La proximité de la ville de Morondava se fait sentir sur plusieurs registres :

– la plupart des lignages ont au moins un ou deux salariés chez un employeur urbain ;

– le terroir villageois est presque entièrement contrôlé par une bourgeoisie urbaine très homogène (« clan » Timangaro) dont l'emprise foncière est devenue considérable à l'époque des grands aménagements hydro-agricoles ; le système de pouvoir mis en place par cette bourgeoisie ne laisse aucune chance d'apparition de notables *sakalava* régionaux, qui ont même du mal à émerger au niveau micro-villageois, où les communautés sont à peu près toujours pluri-ethniques : les immigrants savent mieux que les *Sakalava* participer au jeu politique et apparaître parfois comme de petits notables locaux ;

– le phénomène vol de boeuf est à peu près inexistant dans les deux sens : ni voleurs, ni volés ;

– les religions européennes continuent à effleurer les consciences *sakalava*, mais sans succès définitifs (les jeunes ne pratiquent assez régulièrement que jusqu'à leur mariage), par contre le phénomène *tromba* (possession par des Esprits très divers) ne cesse de progresser.

Le type Bezezika

Il s'agit d'un très vieux village traditionnel né du rapprochement d'un gros campement de bouviers *sakalava* de la reine de Mahabo (la branche monarchique *sakalava* qui s'était ralliée aux *Merina*) et de hameaux de riziculteurs *merina* et *betsileo* venus dans la région au milieu du XIX^e siècle, peut-être avant. Le vieux terroir rizicole, avec l'existence de droits fonciers permanents, a favorisé la fixation durable de lignages *tompon-tany* (« originaires ») *sakalava* et *betsileo* unis par de très anciens liens d'alliance. Ces groupes originaires forment un noyau relativement homogène, même quand il est pluri-

ethnique. Autour de ce noyau gravitent des migrants (y compris *sakalava*) qui s'intègrent plus ou moins durablement. L'élevage demeure une activité très secondaire, bien que tous les lignages *sakalava* aient au moins le nombre de boeufs suffisant pour assurer sans difficulté les cérémonies lignagères. A Bezezika aussi, l'idéologie cérémonielle et le rôle tenu par le boeuf demeurent très vivaces ; la *Surnature* semble omni-présente : rites agraires, arbres sacrés, Esprits, ...

Une opération de très grande envergure (on l'annonçait, en 1972, comme la future plus grande orangerie du monde) est venue perturber ce schéma séculaire en favorisant l'arrivée de plusieurs milliers de migrants. Le désastre dans lequel a sombré l'opération (on a même scié les orangers pour en faire du bois de chauffage) a ramené à la situation antérieure sans changement notable, si ce n'est la fixation définitive de quelques anciens salariés de l'orangerie souvent intégrés par des alliances individuelles (mariage, fraternité de sang).

Dans le « type Bezezika », la riziculture est, depuis des siècles, le seul véritable moteur de l'accumulation et les stratégies pour le pouvoir local semblent être d'abord des stratégies foncières. C'est le seul exemple de ce type que nous ayons rencontré, pour l'instant, dans la société *sakalava*. L'« anomalie » semble liée au fait que, partout ailleurs, les *Sakalava* n'ont pas su conserver leur prééminence sur un bon terroir rizicole. L'enquête n'a pas permis de déterminer l'origine de cette exception.

Le type Saronanala

Saronanala est un vieux village *sakalava* qui contrôle une petite plaine, où l'eau abonde, à proximité d'une forêt assez peu dégradée. De grands pâturages existent encore vers le Nord. Son isolement est réel, malgré le voisinage de la petite ville de Mahabo, à 25 km environ, mais la ville n'exerce guère d'attraction (certains adultes de Saronanala ne sont jamais allés jusqu'à Mahabo). L'impression de prospérité est immédiate : une grande variété de micro-terroirs rizicoles, soigneusement entretenus, de grands parcs à boeufs où des bêtes bien nourries rentrent tous les soirs... Cette prospérité semble trouver sa source dans plusieurs éléments. La qualité du site, humide, bien

exposé, au terroir atomisé en de multiples micro-bassins qui permettent une exploitation minutieuse du milieu malgré l'absence d'importants moyens techniques, joue un rôle important. L'existence de la forêt permet, de plus, aux valeurs et aux activités *sakalava* de se maintenir.

Une alliance ancienne lie les *Sakalava tompon-tany* aux immigrants qui ont « payé » leur installation en favorisant le développement d'une riziculture de qualité.

La situation frontière de Saronanala, à l'extrême est du pays *sakalava* et aux confins du pays Bara est aussi favorable à la prospérité ; à l'est du village, un plateau sec constitue un vaste *no man's land*. Ces conditions sont favorables, semble-t-il, à l'existence locale de groupes de voleurs de boeufs. On se trouve ainsi dans une situation sans doute très proche de celle décrite pour la Maharivo, mais avec comme variante positive l'existence ancienne d'une riziculture prospère. Le phénomène *mpañarivo*, déjà décrit, existe aussi à Saronanala. L'activité cérémonielle y demeure intense et, les boeufs y étant moins rares qu'ailleurs, elle n'a pas dû, autant qu'ailleurs, s'adapter à la pénurie. A Saronanala, comme dans la Maharivo, la riziculture est avant tout un moyen pour acquérir des boeufs. Richesse et pouvoir passent encore entièrement par la possession et l'utilisation généreuse de grands troupeaux.

L'exemple de la vallée du Lampaolo

Il s'agit d'un ensemble de vieux villages *sakalava* organisés autour d'anciens terroirs rizicoles prospères, qui se sont autrefois construits grâce principalement à l'appoint technique de *Betsileo*, alliés aux premiers occupants *sakalava*. Le développement de ces groupes originaires et l'arrivée d'immigrants, notamment *antaisaka*, ont fini par susciter une forte pression sur les terres à riz peu susceptibles d'extension. Les anciens réseaux de solidarité inter-ethniques et inter-lignagers ont éclaté.

L'intensité des vols de boeufs, au début des années quatre-vingt, a largement contribué à aggraver la situation : seuls quelques rares *mpañarivo* ont vu leurs troupeaux échapper à l'effondrement massif. De nombreux anciens pâturages ont été

abandonnés au cours des dernières années, faute d'un nombre suffisant de boeufs. Comme dans la Maharivo, les « riches » tentent de créer des réseaux de clientèle et d'exprimer leur richesse en termes fonciers.

Un premier bilan des apports liés à l'approche micro

Bien que toutes les études micro programmées ne soient pas terminées au moment de la rédaction de ce travail (début 1989), on peut cependant entrevoir une partie de ce que sera la démarche consistant à revenir au niveau macro. Dans l'ensemble, on doit à l'approche micro telle qu'elle est conçue ici plusieurs apports qui me semblent importants :

– un ensemble de modifications significatives de l'image macro initiale ;

– l'apparition d'agents, au rôle parfois déterminant, qui étaient restés à peu près entièrement inaperçus dans l'approche macro ;

– une « plongée » à l'intérieur des « mentalités » qui permet sans doute d'entrevoir la genèse de certains comportements ;

– un début de compréhension des phénomènes de reproduction du pouvoir local qui constituent souvent l'une des clés pour la perception des micro-dynamiques locales.

Les modifications à l'image macro initiale

Notre premier parcours extensif à travers le Menabe nous avait conduit à considérer le « type Maharivo » comme très exceptionnel, une sorte de zone-refuge préservée grâce à son isolement. Or, les travaux de 1988 ont montré que la vallée du Lampaolo et le « type Saronanala » présentent un ensemble de caractéristiques très voisines : décadence généralisée de l'élevage, développement spectaculaire de la riziculture à partir d'une tradition rizicole beaucoup plus ancienne qu'on ne l'imaginait, existence de *mpañarivo* qui, grâce à une gestion généreuse de leurs troupeaux et à la pérennité de l'idéologie cérémonielle du boeuf, créent des réseaux de clientèle et se taillent un important domaine foncier. A la lumière de ces faits

nouveaux, ce sont plutôt les villages « adaptés » (« type Bezezika ») qui font figure d'exception. Pour eux seulement, les mécanismes de reproduction du pouvoir local ne paraissent pas passer par le phénomène « mpañarivo ». Nous sommes-là aux antipodes des idées reçues, idées que nous avons nous-mêmes contribué à propager dans notre travail publié en 1975.

Il se confirme, par ailleurs, que l'image très répandue du *Sakalava*, riziculteur novice, développant à la hâte et maladroitement ses rizières depuis le début des années quatre-vingt, est fautive. Les études micro-locales ont toutes montré l'existence d'une vieille riziculture *sakalava*, datant d'un siècle à peu près, parfois plus (Bezezika). L'économie *sakalava* apparaît comme une sorte de clavier dont on utilise les touches au mieux pour arriver au résultat recherché : l'accumulation en boeufs. Aussi, depuis très longtemps, quand les cours du riz sont favorables, on fait du riz. En d'autres temps, on a pu faire des pois du Cap, ou du maïs. Mais quand l'élevage va bien, on renonce temporairement à l'agriculture, si ce n'est strictement pour se nourrir. Contrairement à ce qu'on a pu dire, le *Sakalava* ne se désintéresse pas de l'économie marchande, mais il ne s'adresse à elle que dans la mesure où elle lui permet d'acquérir des boeufs.

L'idée d'un déclin généralisé de l'élevage apporté par l'image macro doit être sévèrement nuancée. Dans toutes les micro-régions, dans tous les gros villages, on voit apparaître un petit nombre de personnages dont les troupeaux, au contraire, ont significativement augmenté depuis une quinzaine d'années.

La « crise » de l'institution lignagère est réelle et sans doute profonde. Mais loin de s'exprimer selon une tendance évolutionniste linéaire (éclatement progressif des lignages conduisant à l'émergence de ménages autonomes), on voit apparaître des solutions très diverses, et ces solutions sont fréquemment remises en cause. On peut cependant tenter de décrire schématiquement ce qui semble être la tendance dominante. La diminution du nombre de boeufs paraît, jusqu'à un certain seuil, favoriser l'éclatement des lignages (en étant moins strict sur le respect des règles traditionnelles, on peut assurer son autonomie cérémonielle avec une dizaine ou une vingtaine de boeufs : la tendance à l'essaimage des lignages est alors dominante). Au-

dessous de ce seuil, on semble au contraire chercher désespérément à étendre les réseaux de solidarité : non seulement on n'essaime pas, mais on tend à réactiver de vieilles alliances tombées en désuétude (parenté à plaisanterie) ou à entrer dans des rapports de clientèle qui se traduisent souvent, aussi, par des alliances sociales.

Dans la société *sakalava*, l'unité cérémonielle est une variable essentielle : elle constitue aussi, le plus souvent, l'unité de décision, y compris au niveau de l'économie locale, et elle met en lumière le rôle déterminant du *mpitoka hazomanga*.

L'apparition d'agents nouveaux

L'approche micro a fait apparaître à peu près partout la présence essentielle de deux personnages dont nous ignorions presque tout au départ et dont l'approche macro ne révélait pas l'existence : les *mpañarivo* et les *ombiasy*. Nous avons déjà décrit à grands traits le rôle du premier. Mais le rôle du second, le devin-guérisseur-astrologue-sorcier, est probablement encore plus important. Personnage mystérieux, parfois inquiétant, on note toujours sa présence efficace et discrète aux côtés du *mpañarivo* qui a réussi. Il apparaît souvent relativement pauvre, même lorsque l'un de ses protégés s'est enrichi, mais le champ de son pouvoir demeure considérable. Sans que l'on décèle directement son rôle, il « tire » un grand nombre de « ficelles ». Son influence est très souvent conservatrice : il est le grand mainteneur des valeurs traditionnelles et sa fonction consiste souvent à culpabiliser les comportements déviants par rapport à ces valeurs. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne paraît pas hostile à toute innovation, mais il ne soutiendra celle-ci que si elle sert les intérêts de ses protégés-clients. Dans l'ambiance d'angoisse généralisée liée à la montée de l'insécurité, l'*ombiasy* a vu son importance s'accroître dans des proportions considérables : futurs voleurs et volés potentiels le consultent et le placent ainsi au centre de stratégies aussi importantes que clandestines.

Une « plongée » à l'intérieur des mentalités

Les « mentalités » des habitants de l'Ouest malgache, comme sans doute celles de la plupart des individus vivant dans des sociétés « traditionnelles », présentent un certain nombre de paradoxes apparents qui obscurcissent gravement les analyses émanant d'acteurs non-traditionnels.

Très schématiquement, le point de vue dominant des agents de la « modernité » pourrait souvent se résumer de la façon suivante. Il existe des mentalités traditionnelles qui contribuent à fausser le comportement des paysans en les incitant à des attitudes anti-économiques ; celles-ci sont largement responsables de la misère et de la pauvreté. L'éducation, la généralisation des rapports marchands, l'évolution des mentalités au contact d'un monde moderne toujours plus présent contribuent à changer ces comportements qui tendent à devenir plus rationnels. Il suffit donc d'encourager l'éducation, la vulgarisation, de favoriser les tendances naturelles poussant au « modernisme » pour améliorer la rationalité de ces populations rurales et donc leur aptitude à adopter des comportements de « progrès ».

Les études micro ne confirment pas ce schéma. Bien au contraire, elles font apparaître la pérennité d'un ensemble cohérent de mentalités traditionnelles. Ces mentalités évoluent en effet très vite car elles doivent intégrer les importants facteurs de changements qu'imposent toutes sortes d'agressions externes (écologiques, politiques, économiques,...), mais cette évolution ne conduit pas de façon linéaire vers une rationalité économique plus grande. On peut croire à cette évolution en constatant que, parfois, les *Sakalava* sont tout-à-fait capables d'adopter, pour un temps, des comportements animés par une parfaite rationalité marchande : ils cultivent alors le produit qui se vend le mieux sur le marché, ils s'adressent au collecteur qui les rémunère dans les meilleures conditions, ils utilisent l'argent obtenu pour acheter bon marché des jeunes veaux... Mais ces stratégies demeurent subordonnées à des objectifs marqués par la pérennité de l'idéologie cérémonielle. Ces objectifs sont socialement plus importants et leur importance n'a nullement décliné. Les observateurs extérieurs, s'ils ne procèdent pas à une approche micro approfondie (subtile, pourrait-on dire), vont être amenés à sous-estimer gravement la cohérence et la force pérenne de

ces mentalités « traditionnelles-adaptées ». Cette sous-estimation nous paraît introduire un biais très grave dans les analyses, conduisant à une appréciation gravement erronée des motivations et des comportements que l'on va rapprocher prématurément de modèles « modernes ».

Malgré sa relative complexité, l'étude des mentalités nous apparaît de plus en plus comme un préalable indispensable à toute action de « développement » visant de bonne foi à améliorer une situation existante. De toute évidence, elle ne peut pas se concevoir sans une approche micro qui est d'ailleurs, particulièrement délicate.

Le pouvoir local

Les stratégies des *mpañarivo* en vue de la conquête du pouvoir local et de la reproduction élargie de ce pouvoir apportent une information décisive pour la connaissance des dynamiques micro-locales. Or, elles ne sont guère perceptibles qu'à travers une approche micro et même, une approche micro mettant en oeuvre des techniques assez particulières (6) pour reconstituer certaines filières permettant à des *mpañarivo* d'augmenter leur troupeau (activités de recel sinon de vol à la commande) et de constituer leurs réseaux de clientèle.

Le retour au macro

Il est prématuré, sans doute, de décrire une phase qui n'est pas encore terminée. En effet, sa réalisation concrète amènera très probablement à corriger fortement les perspectives énoncées ici. Il semble cependant possible d'estimer que le « retour au macro » devrait pouvoir s'effectuer en plusieurs temps et à plusieurs niveaux, pour terminer l'étude directe des phénomènes et pour préparer et réaliser la synthèse finale.

6. Il a fallu une véritable enquête qui serait presque de nature policière si on s'intéressait au nom des enquêtés.

L'étude directe des phénomènes

La procédure normale, nous l'avons vu, consiste à repérer certains phénomènes lors de l'approche extensive, et de les étudier au niveau micro. Il s'agit, ici, de les réexaminer au niveau macro. Cet examen a surtout pour objet de vérifier l'exactitude des hypothèses initiales et d'apporter à celles-ci les modifications qu'imposent les faits. On pourra aussi, à ce niveau, construire le véritable modèle dominant du phénomène et caractériser les variantes ainsi que leur importance relative.

S'il s'agit, par exemple, de mettre en lumière les nouvelles techniques de gardiennage du bétail, en mettant bout à bout toutes les informations micro, on doit pouvoir caractériser avec finesse les différentes « variantes ».

La part relative des deux principales techniques (le gardiennage en parcs très surveillés ou l'éparpillement dans la forêt) peut être mieux connue, ainsi que les aspects structurels des deux techniques ; on se fonde sur l'idée que l'accumulation des descriptions micro permet d'éliminer le contingent et de faire apparaître l'essentiel sans avoir à procéder à des estimations arbitraires : les faits s'imposent d'eux-mêmes. Par exemple, on pourra découvrir de cette façon que le gardiennage en parc concerne plutôt de gros villages où vivent des groupes lignagers unis par des liens d'alliance multiples ; la responsabilité de l'acheminement des bêtes du pâturage au parc s'effectue selon un petit nombre de modalités qu'il devient aisé de caractériser. La caractérisation des « variantes », déjà esquissée lors de l'approche extensive, peut désormais être effectuée en toute rigueur sur des bases précises.

Pour être bien compris et mesurés, les phénomènes ou les agents repérés au niveau micro seront très utilement reconsidérés au niveau macro. Par exemple, une « géographie du *tromba* » (inventaire des points où le phénomène existe sous certaines formes, inventaire des points où il a fait une apparition récente...) pourra être extrêmement précieuse.

A propos du *bilo* et du *tromba*, notre équipe s'est d'ailleurs heurtée à une difficulté méthodologique majeure. La juxtaposi-

tion des résultats des études micro, loin d'éclairer efficacement le phénomène a, au contraire, aggravé une certaine impression de chaos : les régularités, que l'on avait cru pouvoir déceler dans certains cas, ne se confirment pas, les typologies esquissées se révèlent peu aptes à rendre compte de nouveaux cas... En même temps, le développement presque explosif du phénomène au cours des dernières années suggère que son importance est essentielle notamment pour la compréhension des mentalités. Nous avons ainsi été amenés à déterminer un sous-thème autonome « *bilo, tromba*, phénomènes de possession », qui sera traité de façon spécifique par une sous-équipe. La méthodologie, actuellement en cours d'élaboration, reposera sur deux aspects complémentaires : une série d'études de cas (approche micro-ethnographique) et une étude extensive visant à décrire aussi précisément que possible, l'aire d'extension des phénomènes et la répartition des différents types et sous-types.

La préparation et la réalisation de la synthèse finale

Plusieurs niveaux paraissent pouvoir intervenir dans la réalisation de cette synthèse. Nous en avons provisoirement identifié trois, mais il est clair que, dans la pratique, cette identification pourra être largement remise en cause :

– *un niveau « spatial »*. La spatialisation des phénomènes au niveau de l'ensemble de la région étudiée est rendue aisée par les diverses phases que nous avons décrites : on doit pouvoir procéder à une zonification qui pourrait être relativement précise et n'exclut pas, dans un souci de clarté et d'exactitude, des superpositions, des interférences (deux systèmes peuvent parfaitement se superposer partiellement ou avoir des interférences communes). Cette « spatialisation » devrait permettre la mise en lumière de « biais spatiaux », c'est-à-dire de l'ensemble des faits « géographiques » qui font qu'un système donné se distribue dans un espace concret d'une façon qui n'est pas homogène. On pourrait trouver là matière à un premier niveau de réflexion sur l'espace et sur son rôle notamment dans la socialisation des phénomènes.

– *un niveau « fonctionnement et articulation des systèmes »*. Chacune des zones faisant l'objet d'une étude micro

a été choisie parce qu'elle était particulièrement représentative de l'un des systèmes étudiés ou de l'une des variantes principales de ce système. Il s'agit ici de tenter le « remontage » de l'ensemble, c'est-à-dire d'étudier non plus chacun des systèmes mais l'ensemble de leurs articulations mutuelles et l'influence qu'exercent ces formes d'articulation sur chacun des systèmes locaux. Pour cette analyse, on utilisera, bien évidemment, des éléments recueillis au cours des études micro.

– un niveau « *modèle de reproduction de l'ensemble articulé des systèmes* ». En dernière instance, on tente de comprendre comment chacun des systèmes se reproduit (vecteur résultant de l'affrontement des stratégies des différents acteurs de ce système) et comment se reproduit l'ensemble articulé de ces systèmes, compte tenu de l'ensemble des valeurs exogènes que l'on a pu identifier au cours de l'étude. On espère faire ainsi apparaître les points sensibles, les agents, les secteurs clés qui sont les principaux moteurs des dynamiques locales et micro-locales et avec lesquels toute action de développement devra composer.

Esquisse d'un bilan provisoire

Il est bien entendu beaucoup trop tôt pour présenter des conclusions, même provisoires, à propos d'un type d'approche qui n'est, au fond, qu'en cours de gestation. Nous voudrions seulement souligner certains enseignements apportés par plusieurs années de pratique de la méthode.

L'approche en termes de macro-dynamiques sociales peut présenter certains inconvénients sérieux. L'expérience nous dicte quelques idées pour en surmonter quelques-uns. Le plus évident de ces inconvénients est sans doute à mettre en rapport avec la lourdeur de la méthode : il faut de grosses équipes, travaillant longtemps, avec de gros moyens pour réaliser les objectifs assignés. Notre récente expérience malgache semble suggérer que si les équipes de recherche réalisant ce type d'études sont nécessairement nombreuses, les moyens financiers mis en oeuvre peuvent être très faibles, voire négligeables. La

convention MRSTD/ORSTOM sur le développement de l'élevage a prévu d'organiser chaque année des sessions de « formation à la recherche par la recherche » permettant d'initier de jeunes chercheurs aux difficultés de la recherche de terrain. La responsabilité de ces sessions m'ayant été confiée, il m'a été facile de convaincre les autorités du MRSTD et de l'ORSTOM d'utiliser cette forme d'approche pour les structurer et leur donner une unité (7). Mais il demeure vrai que cette approche exige une ou des équipe(s) importante(s), fortement motivée(s), capable(s) de travailler en liaison très étroite pendant des périodes de temps relativement longues.

Un autre inconvénient majeur réside sans doute dans la longueur des délais de réalisation. De fait, en aucun cas, la méthode ne peut être rapide. Dans l'exemple de la côte ouest de Madagascar, il aura sans doute fallu cinq « sessions » (1986-1990) pour venir à bout de l'ensemble du programme et nous disposions, au départ, d'une connaissance correcte de la région acquise plusieurs années auparavant. La lourdeur de la méthode est incontestable : l'approche macro-extensive initiale est longue, suppose d'importants déplacements ; l'approche micro fait suivre les séjours sur le terrain de longues phases de rédaction (le principe retenu est celui d'une monographie rédigée collectivement au terme de chaque session de terrain) ; les divers niveaux de la synthèse finale ne peuvent être rapides car ils supposent la concertation de nombreux équipiers, la discussion collective des hypothèses initiales, une réflexion approfondie étayée par de nombreux documents... C'est incontestablement une méthode qui est guettée par le souci du perfectionnisme ; elle suppose une lourde machinerie qui prend du temps, qui pose des problèmes de gestion (matérielle, humaine et scientifique) et qui pourrait coûter cher si l'étude devait bénéficier de conditions normales de financement.

7. La plupart des stagiaires ayant leur propre source de financement ou ne demandant que le défraiement de leurs dépenses de terrain, les sessions qui ont déjà eu lieu ont permis de mobiliser de nombreux chercheurs. En Equateur, les conditions n'étaient pas aussi favorables, mais nous avons pu utiliser le déroulement d'une grande enquête nationale pour obtenir comme sous-produit la réalisation de l'enquête macro-extensive initiale dans la *Sierra* et la *Costa* (les deux-tiers du territoire national).

Un autre inconvénient a été souligné par plusieurs des personnes auxquelles la méthode a été présentée : la formulation très formelle et rigide que nous avons cru utile d'adopter pour en exposer les grands axes semble suggérer le recours à un réel formalisme et à une réelle rigidité dans son application concrète. Dans les faits, rien n'est sans doute plus étranger à la méthode qui, en réalité très évolutive, cherche à intégrer tous les nouveaux apports (notamment ceux qui sont liés à l'élargissement disciplinaire), et – c'est sans doute là son principal point faible – tente *a posteriori* de retrouver la cohérence de ces apports.

Annexes

Définition des termes utilisés

On désigne sous le terme de *Système social de production* (SSdP) l'ensemble des formes d'organisations sociales, politiques et idéologiques qui permettent la mise en oeuvre des différents *Systèmes techniques de Production* (STdP) dans une société déterminée. Le SSdP comprend un certain nombre d'éléments :

– un STdP

– un certain nombre d'acteurs (individus, groupes ou sous-groupes, institutions), organisés selon des règles précises (structure de parenté, structure de classe, stratifications sociales et/ou économiques, unités de production...).

– un ensemble organisé de pratiques (par exemple, les procédures de mobilisation de la main-d'oeuvre, les modalités d'accès à la terre et les formes de tenure foncière, les niveaux de revenus et de consommation...).

Dans la réalité d'une société déterminée, ces divers éléments sont agencés entre eux selon des formes stables, selon une structure, que l'on désignera sous le terme de *rapports sociaux de production*.

Un STdP se définit par plusieurs éléments :

– les caractéristiques « physiques » des exploitations et l'ensemble des données qui, dans ces exploitations, sont liées au milieu naturel, à la terre, à l'eau et au climat : leur dimension, leur altitude, la nature des sols, leur pente, les conditions d'irrigation... ;

– un type déterminé de combinaison des activités productives : cultures diverses, élevages, cueillette, chasse, pêche... ;

– un procès de travail caractéristique de la société étudiée, c'est-à-dire un certain type de relations entre les hommes impliqués dans l'activité productive (division du travail, formes de coopération, procédures de prise de décision, formes d'accès à la terre...), sur la base d'une technologie déterminée.

La façon dont ces éléments sont agencés entre eux constituent les *rappports techniques de production*.

La distinction entre STdP et SSdP est arbitraire et correspond essentiellement à une division du travail entre spécialistes chargés de décrire ces deux aspects d'une même réalité : agronomes et géographes humains pour les STdP, sociologues, ethnologues, économistes, anthropologues pour les SSdP.

Au sein d'une société déterminée, les divers SSdP sont en interrelation selon des modalités et des intensités extrêmement variables. On désignera sous le terme de *Formation sociale* (FS) l'unité constituée par l'ensemble des SSdP en interrelation dans un espace déterminé, à un moment donné. Le concept de FS est concret, localisé et daté, à la différence du concept de *mode de production* qui, dans cette perspective, se réfère à une abstraction ou à une série d'abstractions élaborées à partir de la prise en considération de plusieurs FS déterminées. On peut parler, par exemple, du mode de production agro-pastoral (en général) et de la formation sociale agro-pastorale de l'Ouest malgache à la fin des années soixante-dix.

Bibliographie sommaire

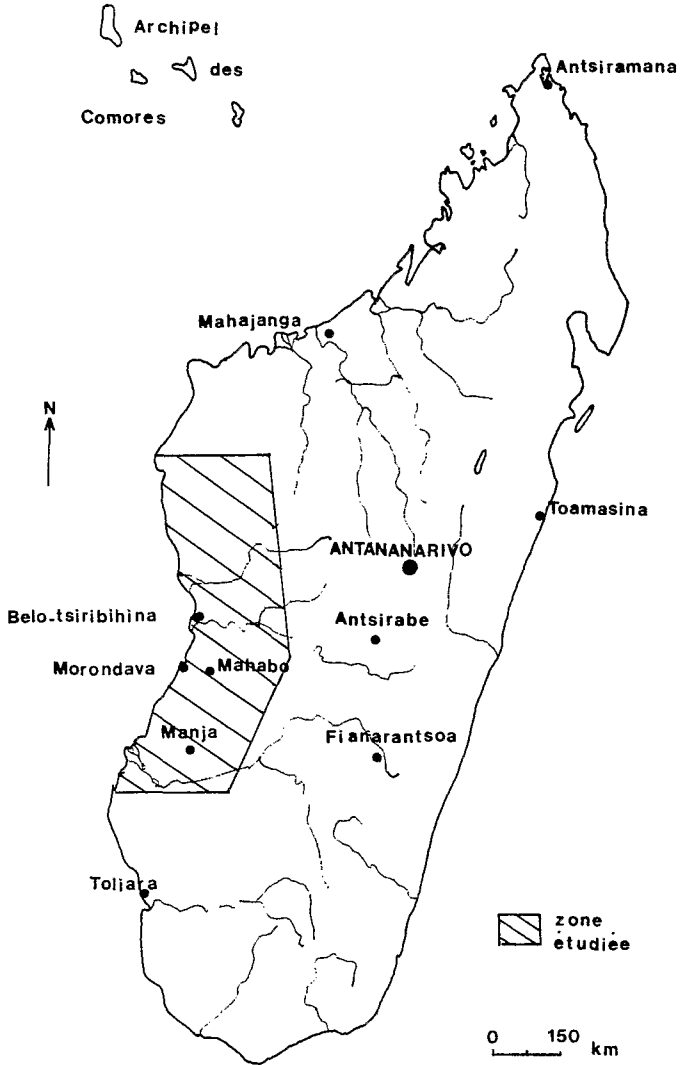
Ouvrages se rapportant à cette étude :

- E. Fauroux. *Pour une approche dynamique des macro-dynamiques sociales*. ORSTOM, Montpellier, Janvier 1987, 20 p. (in ouvrage collectif ORSTOM à paraître).
- E. Fauroux. La recherche « socio-économique » dans le cadre du programme national de régionalisation de l'Equateur : l'étude des dynamiques de transformation d'une société rurale. *In Cahiers ORSTOM, sér. Sc. Hum.*, vol. XX, n° 1, 1984, pp. 69-87.
- E. Fauroux. Un sous-produit possible de l'« équipe-Madagascar » : une nouvelle approche du changement social dans l'Ouest malgache. *In Lombard J. éd. - L'équipe Madagascar. Une expérience de coopération, une équipe de recherche, 1985-1987. ORSTOM, Paris, Bull. Liaison n° 11, Dept. H.* Juin 1987, pp. 85-90.
- PRONAREG/ORSTOM. Diagnostico socio-economico del medio rural ecuatoriano. A. Formacion de las estructuras agrarias en el Ecuador. Metodologia. B. Las Zonas Socio-Economicas Homogéneas (ZSEH) de la Sierra. C. Las ZSEH de la costa. D. Las ZSEH del Oriente. Conclusiones generales a nivel nacional. Quito, PRONAREG/ORSTOM/ILDIS, 4 vol. 95 p + 194 p. + 178 p. + 112 p., 1979, 1980.
- E. Fauroux. « La formation sociale *Sakalava* dans les rapports marchands ou l'histoire d'une articulation ratée ». Univ. Paris X, *Th. Doct. Sc. Eco.*, 1975, cf. pp. 1-110.
- E. Fauroux, G. Joelson, J.F. Rabedimy, P. Rabibisca,
- C. Ramiandrisoa, J. Ch. Randriajanaka, J. Ravaosolo. Le boeuf dans la vie économique et sociale d'un village Vezo : les nouveaux pâturages forestiers de la région de Salary (sud-ouest de Madagascar). *In J. Lombard, M. Fiéloux ed. Déclin de l'élevage et société en crise*. MRSTD/ORSTOM, Paris, Tuléar, 1987, pp. 109-179.
- F. Delcroix, E. Fauroux, E. Nérine-Razatovoson, L. Rakotomalala, Ph. Randriamidona, A. Telolahy. *Le boeuf dans le vie économique et sociale de la vallée de la Maharivo*. ORSTOM/MRSTD, Paris, Tuléar, 1988, 267 p.

F. Delcroix, E. Fauroux, Ph. Hombek, G. Lignon, P. Rafetison,
L. Rakotomalala, Ph. Randriamidona, G. Romain,
A. Telolahy. *Le boeuf dans la vie économique et sociale de
la vallée de la Morondava*. ORSTOM/MRSTD, Paris, Tuléar,
1989, 223 p.

Ouvrages généraux :

- Bertrand G., 1975. Pour une histoire écologique de la France rurale. *In Histoire de la France rurale*, vol. 1.
- Brunet R., 1979. Systèmes et approche systémique en géographie. *In Bull. Assoc. Géogr. Français*, n° 465, pp. 400-405.
- Brunet R., 1980. La composition des modèles dans l'analyse spatiale. *In L'espace géographique*, n° 4, pp. 253-265.
- Deler J.P., 1981. Contraintes naturelles majeures et formes de l'organisation de l'espace national en Equateur. *In Girault Chr. et al. Espace et identité nationale en Amérique Latine*. Paris, CNRS, 138 p.
- Deler J.P., 1987. L'organisation des espaces nationaux dans l'aire andine. Essai de modélisation comparée Bolivie-Equateur, *in Etudes de Géographie Tropicale*, Bordeaux, CEGET, n° 7, Mars 1987, 18 p.
- Revue Mappemonde, n° spécial consacré à la chorématique, 1986, n° 4, Montpellier.
- Rosnay de J., 1977. *Le macroscope. Vers une vision globale*. Paris, Seuil, 250 p.



Localisation de la zone d'étude à Madagascar